

La superstition des voileux

Helga, le bateau philosophe

Maurice Winnykamen

Roman



Avant-propos

Les marins, professionnels ou non, militaires ou civils, sont des gens superstitieux. Comme tous ceux dont le danger est, au quotidien, le compagnon de route. Les voileux, pacifistes et amateurs souvent avertis des choses de la mer – même quand leurs voiliers sucent le ponton onze mois sur douze et, le mois restant, vingt-huit jours sur trente et un – considèrent que les embarcations à moteur ne sont pas dignes du noble nom de bateau. Certes ils ont sans doute tort, mais c'est ainsi qu'en majorité ils le voient et nous ne les contredirons pas ici, car tel n'est pas notre propos. À part cela, ce sont des amoureux de la mer et de la marine. Les estivants d'Epuriabrava n'échappent pas à cette règle, quand bien même leurs croisières d'un jour les mènent rarement plus loin que la Cala Monjoy ou la Cala Joncoul, voire Estartit, entre cinq et neuf nautiques. Au fond de leur cœur, ne se voient-ils pas réglant leurs voiles dans une course hauturière, au-delà du Fastnet, maîtrisant la mer d'Irlande avec ses creux de quatorze mètres... et pourquoi pas plus loin ? Ils embrassent donc les superstitions des hommes de la mer. Ce sont ces superstitions qui reposent sur le vécu souvent tragique

des aventuriers de la mer, aux temps anciens de la marine à voile, ces superstitions difficiles à comprendre pour les terriens, que nous relaterons. Elles sont empruntes de nostalgie, de poésie, d'humanité. Elles sont la trame de ce récit dont les hommes de la mer formeront la chaîne. Elles existent, respectons-les.

1

La question du Belge

Les tables rondes et blanches du Papagayo, le plus grand café du port, ont, peu à peu, investi l'espace jusqu'au bord du quai. La rue résiste et s'insinue entre les parasols du bord de l'eau et ceux qui jouxtent l'établissement. C'est la promenade favorite de la marina. Les chalands, écrasés de chaleur, s'y promènent en faisant claquer leurs tongues et en jetant un œil faussement distrait sur les cocktails multicolores ou sur les bières nimbées de fraîcheur. Les consommateurs, eux, papotent dans un panel d'idiomes si étendu qu'ils en sont, eux-mêmes, étourdis. Hans et le Belge sont accoudés au zinc et sirotent un café solo, un petit noir.

Empuriabrava est une marina sise sur le territoire catalan versant espagnol, dans la baie de Rosas. « Vous trouverez facilement, dit le capitaine du port, c'est à cent cinquante kilomètres au nord-est de Barcelone et soixante, seulement, au sud de Perpignan ». Et il ajoute : « Empuriabrava est la plus grande marina du monde ». Peut-être exagère-t-il un peu ? Mais tout de même, jugez-en : Cinq mille

embarcations de toutes sortes – bateaux de pêche, cigares de course, navires de croisière, bateaux de plongeurs et voiliers de toutes tailles, plus de nombreux yachts battant pavillon de complaisance (Gibraltar n'est pas loin, ni Andorre qui ne voit pourtant la mer que de haut les jours de grand beau temps) – peuvent trouver une amarre le long des berges des canaux passant sous les passerelles et les ponts de la ville. Les voiliers, empêchés par leur tirant d'air, ont leur place réservée sur les pontons du port où l'on entend parler toutes les langues du monde.

Ici, à toute heure du jour ou de la nuit on assiste à une escalade chauvine. Chacun couvre l'autre de la voix pour bien marquer un patriotisme d'autant plus exalté que le quidam est loin de chez lui. Le jour, ce sont les Allemands et les Flamands qui dominent. Les Français, les Wallons, les Anglais, les Italiens, les Russes, les Japonais – j'ai même rencontré des ressortissants d'Afrique (Nord et Sud, Blancs et bronzés) et un Israélien – font pâle figure auprès des accents germains. Mais, comme dans tout concert, voire dans toute chorale, les instruments et les voix secondaires sont loin d'être mineurs. L'ensemble fait penser à la symphonie du nouveau monde d'Anton Dvorak, surtout quand, dès la nuit tombée, les Catalans, les Castellans et même les Hispano-américains reprennent le dessus et entonnent furieusement le final. Si Empuriabrava avait existé aux temps bibliques, elle aurait pu servir de modèle et gageons que la Tour de Babel eût été mieux organisée.

Cette marina cosmopolite a été gagnée sur les marais, au détriment des oiseaux. Il reste, cependant, vers le large, cap 180, à la hauteur de San Pedro Pescador, une réserve ornithologique, fruit de la lutte

menée contre les bétonneurs par les écolos d'Espagne et de France. Est-ce un hasard si l'on découvre cet espace privilégié, en navigant le long de la plage investie depuis la mort de Franco par les nudistes ? Simplement un lieu de rendez-vous pour anonymes dévêtus mais coiffés, qu'il est de bon ton de ne pas fixer ailleurs que dans les yeux.

« Ah ! songe le Belge, il n'y a pas que des marins, parmi les clients de mon ami Hans. Mais il y en a, et des bons ! Hans lui-même, un fils d'Allemand, régatier de haut vol qui, après plusieurs tours du monde, ne court plus qu'après ses souvenirs et qui a conservé, là, sous ses yeux, amarré au ponton le plus proche, le Jubilation sur lequel il a tant régaté ; Peter l'Ancien, ensuite, le Maître, qui a appris à Hans, quand ce dernier était jeune, tout ce qu'il savait sur la mer et qui a conservé, lui aussi, amarré bord à bord avec le Jubilation, son vieux rafirot, La Belle Eloïse ; il y a Pierre, le rêveur, toujours la tête dans les nuages, un conteur combattant qui, comme tous les Helvètes ayant sillonné le Léman, rend à la mer l'hommage de sa dimension poétique ; Bernard le British, l'homme fidèle qui donnerait sa vie pour ses amis aussi tranquillement qu'il reboutonne son blazer avant de s'éloigner encore digne et droit, quand il a trop bu ; Michaël, le titi parisien, l'homme qui s'est trompé de siècle en venant au monde, un aventurier des temps modernes qui a vendu son commerce pour s'offrir la liberté sur le bateau de ses rêves et qui perd cette liberté en organisant, sur celui-ci, des croisières pour touristes ; ah ! je n'oublie pas Juan, mon skipper, un Catalan antifranquiste qui a quitté, dès la mort du dictateur, le confort de l'Education Nationale française pour venir vivre en Catalogne, terre de ses ancêtres et

qui gagne sa vie sur mes bateaux. Tous sont évidemment d'excellents marins, mais plus, tous sont d'excellents amis qui, ensemble, offrent par leur complémentarité et leur solidarité, une image positive de la mer dans tous ses états. Quand ils sont réunis, quand ils sont bien lunés, quand leur verre est plein, quand ils sentent qu'ils ont épuisé le temps de demeurer égoïstement entre eux, ils acceptent que les plus fidèles des clients du bar restent à les écouter. Ils racontent alors des histoires fantastiques de la mer, invitant volontiers un marin de passage dont les dires ajouteront à l'épique de leurs propres récits ou toute autre personne avec qui ils acceptent d'évoquer les océans et les bateaux. Mais personne dans le pays, n'aurait suffisamment d'aplomb pour oser prendre place, sans y avoir été convié, à leur table dont l'emplacement privilégié permet à Hans de servir sa clientèle tout en participant aux intarissables débats qui finiront inévitablement par tourner autour de la superstition des marins. Là, justement, est la question ».

L'industriel d'Anvers hésite. Depuis longtemps, une question tourne et retourne dans sa tête. Mais il en ressent le côté dérisoire. Les mots restent bloqués dans sa gorge. À qui pourtant, sinon à Hans son ami, peut-il s'adresser pour enfin connaître la réponse, sans immédiatement susciter la dérision générale ? Ils sont seuls. C'est le moment idéal. Il le sait. Mais, se lancera-t-il ?

Il regarde sans les voir, par la baie vitrée, le port et ses installations. À droite, surélevé, le kiosque à musique entouré de bistrots. En face, le portique où seront pesés les thons et les requins en fin de journée, à la saison des concours de pêche au gros. De l'autre côté du chenal principal dont l'eau est rendue impure

par le passage journalier de centaines d'embarcations, les Ports grec et de Rhodes et le chantier maritime avec son travellift pour subir del agua y poner al agua, sortir et remettre à l'eau, les plus gros navires. Sans omettre la petite grue montée sur son axe pour les petites unités.

Le Belge pose sa tasse et fixe son ami. Sans doute, la capacité de Hans à parler dans la langue de Goethe est-elle l'un des éléments de leur rapprochement. Hans est blond. Son teint doré mais non point mat et sa taille de géant pourraient surprendre, comme son allure faussement nonchalante. Son père était alsacien. De lui, il tient l'amour des langues germaniques et saxonnes. Il l'a, durant son enfance, entendu parler de l'Alsace comme d'une terre bénie. Ein Schön Land. C'était au temps où les familles alsaciennes étaient unies, ni allemandes ni françaises, quoique d'une façon générale, elles aient plutôt tendance à parler allemand et à fraterniser français. C'était au temps où le frère n'assassinait pas son frère et le cousin son cousin, devenus ennemis en vertu du tracé aléatoire et modifiable, tous les vingt ans, des frontières.

Nein ! La seconde guerre mondiale, les Alsaciens, de quelque côté du Rhin qu'ils vivent, ne l'avaient pas plus voulue que la première. Beaucoup furent, dès l'âge de quinze ans, enrôlés de force et portèrent l'uniforme vert de gris dans lequel ils moururent, autant de froid que sous les roquettes des Katiouchka, devant Stalingrad. Toutes les guerres sont imposées aux peuples. Mais, pour les Alsaciens, chaque déchirure ravive la douleur de la précédente et jamais ne cicatrise.

En 1945, vers la fin du printemps, le père de Hans fut envoyé comme Kriegsgefangene, prisonnier de guerre, à Perpignan. Il travailla dans un restaurant, tout près du château des rois de Majorque. Peu à peu, il s'imprégna de la mentalité des Catalans qui, parce qu'elle perpétuait le souvenir de Catalunya – royaume puissant quand la future Empuriabrava n'était que simples marais insalubres pour l'homme mais paradis pour les oiseaux –, correspondait à sa propre nostalgie. Alsace et Catalogne, seuls les accents diffèrent !

Quand vint le moment où ses compatriotes regagnèrent leurs pénates, il resta, lui. Il est vrai que, bon cuisinier, il avait été rapidement apprécié du personnel et de la clientèle ainsi que de la propriétaire du restaurant, une veuve de guerre. Car à Perpignan comme ailleurs, une fois passée la première vague de dégoût et de répulsion qui engendra trop souvent une épuration aveugle, il fallut se rendre à l'évidence. Il n'y avait plus guère d'hommes valides. Et comme d'un autre côté, il y avait beaucoup de femmes en état d'être émues, cela faisait une mauvaise alchimie. Alors, on s'aperçut que tous les Allemands n'étaient pas nazis. Au point que le père de Hans devint bientôt le mari de la patronne. Hans avait déjà, disons le, quitté les bourses de Papa et fait sa place dans le giron de seinen kleine Mutter. Il était en route pour le monde où il remplacerait tout à la fois un petit Français et un petit Allemand, tous deux tombés face à face au champ d'honneur sans s'être jamais connus, sans haine et sans passion, mais peut-on dire sans crainte ?

Hans eut un bon père qui devint un vrai Catalan dont seul l'accent surprenait. Au grand dam de ses parents, il abandonna de brillantes études pour courir les mers sur des voiliers de course. C'est sur l'un d'eux

qu'il rencontra Peter avec qui, par deux fois, il effectua le tour du monde. Ses amis, Pierre, Bernard, Juan et même le vieux Peter doivent bien l'admettre : sur un voilier, il a toujours été l'un des meilleurs. Oui, meilleur, même, que Pierre qui pourtant n'est pas manchot. Quant à Michaël, n'en parlons pas ! Devenu, vers la quarantaine, restaurateur comme ses parents, Hans a conservé son bateau, le Jubilation, qui n'est certes plus au top, mais dont il ne se séparerait pour rien au monde et que l'on peut admirer, se balançant devant sa terrasse, amarré au même ponton que celui de Peter : La belle Eloïse.

Enfin, le Belge se lance :

« Hans, saurez-vous une fois me dire à quoi tient cette amitié surprenante qui existe entre vous autres, les marins ? Pourquoi avez-vous en commun cette passion pour les vieux rafiots ? Et à quoi rime votre phobie pour certaines expressions et certains produits ? Corde, je comprends : chaque bout, sur un voilier à son utilité et son nom propre. Les nommer permet de gagner du temps, d'être plus efficace. C'est utile. Mais lapin ? Pourquoi lapin ? Pouvez-vous me le dire une fois, et, sinon vous, vos amis le peuvent-ils. »

– L'amitié entre les marins ? répond Hans. Peut-être la connaîtrez-vous un jour. Je vous le souhaite. C'est une amitié mille fois vérifiée qui naît de l'eau salée comme l'est celle des larmes, qui se forge dans le mauvais temps, les embruns, la houle et la superstition. Nos superstitions nous viennent toujours de faits réels qui, dans le passé, ont coûté la vie à des hommes. Notre amitié est une amitié d'hommes. Elle est et demeurera virile, fidèle, indéfectible, sans ostentation ni faire valoir, tant qu'il y aura la mer, tant qu'il y aura le vent. De cette sorte d'amitié a souvent dépendu et

dépendra sans doute longtemps la survie du marin. Vous me connaissez, je passe pour un type emporté. Et je l'avoue, je ne sais pas toujours me retenir. La colère me prend quand les vieux marins, ces gloires exemplaires dont les capacités furent immenses – par bien des côtés elles demeurent intactes –, sont jetés, pantelants et vaincus, après avoir été laminés par les média qui font la vie belle aux armateurs, espérant sans doute recueillir quelques miettes de leur fric. Quelle misère ! Ne serait-il pas plus profitable de donner ces hommes, et aujourd'hui ces femmes, en exemple à notre jeunesse qui se désespère de n'avoir plus comme référents que des politiciens trop souvent véreux, des parents démissionnaires et des gourous assassins. Les vieux marins trouvent toujours et à toute heure, chez moi, au Papagayo, table ouverte. Il ferait beau voir que l'un d'entre eux, par fierté ou parce qu'il se trouverait désargenté, n'osa pas passer mon seuil. Vergoña, honte ! J'entrerais alors dans une colère noire, mais jamais ma rage n'est dirigée contre les marins. Quand entre eux naît une divergence, il n'est pas rare qu'ils demandent mon arbitrage. Je suis connu comme un homme de la vieille école : taciturne, bourru et quelques fois maladroit, mais ma poignée de main vaut signature et ma parole vaut sentence. La mer m'a appris à connaître les hommes. Je vous aiderai à trouver la réponse à vos questions, car je crois que vous le méritez. Tenez ! Voilà Juan qui va faire du gasoil sur votre « Grand Banks ». Posez-lui vos questions. Il se peut qu'il y réponde. Il se peut cependant qu'il croie que vous le taquinez, simplement par habitude, et qu'il vous montre son tempérament de fier Catalan. Si tel est le cas, ne vous formalisez pas, attendez, les autres skippers arriveront.

2

La table d'Helga

C'est le plus chaud dimanche d'été que l'on ait connu depuis longtemps. Pas un souffle d'air. Même l'échange thermique qui assure la ventilation journalière de la baie de Rosas est aux abonnés absents. Le port est paralysé sous une chape de plomb, la digue est déserte. Un air trouble et brillant s'agite, volatile et pourtant dense, au-dessus des traces moirées de gas-oil qui s'étirent entre les catways. La pêche au thon ne donnera rien cette année. L'eau est trop chaude.

Pierre gravit les marches et salue Hans d'un Ola, que tal?, Salut, comment va ? Il n'a pas besoin de pousser la porte. Elle est toujours ouverte. Hans a équipé son établissement d'une super station météo au service des plaisanciers. L'établissement n'est pas huppé, il est simplement convivial. Ici, pas de portero. Ce n'est pas le quatre étoiles des bords de mer, seulement l'une des cartes les plus sûres pour qui aime à déguster des tapas, des coquillages a la plancha, des poissons en escabèche ou une tranche de atun, de thon. En quatre pas, il passe le seuil, reçoit

d'un coup l'onde de fraîcheur qu'il espérait. Il s'y baigne avec délice, cligne des yeux dans la pénombre pour retrouver ses repaires. La décoration s'impose : la marine à voile. Pas celle des Trois-mâts Barques qui disparurent pour n'avoir pas su tenir tête aux steamers dans la course au Ruban Bleu. Seulement la marine à voile des voileux anonymes, avec leurs bateaux sans prétention, complices de tant d'aventures, de tant d'émotions.

Entre la porte et le bar, trois tables bistro. La plus proche du zinc est celle qui, quand vient l'heure privilégiée de l'apéritif et des tapas, des amuse-gueule, réunit les skippers. Cette table est leur table, leur lieu de rencontre tacite et immuable, leur club, leur quartier, quand ils ne sont pas en mer. Elle porte un nom : la table d'Helga.

In peto, Pierre s'étonne : « que vient faire le Belge à notre table ? » C'est sous ce nom qu'ils connaissent l'Anversois, lui et la bande. « Il est en conversation animée avec Juan. Celui-ci arbore son air des jours de tempête. On dirait qu'il va prendre un second ris sur le revers de son boss. Ça va tanguer, c'est sûr. » « Que se passa ? Hombre ! Que se passe-t-il, mec ? » demande-t-il. La question calme Juan qui, en bon Catalan, laisse descendre sa colère bien plus vite qu'elle n'est montée. Il ne faut pas confondre colère et aioli.

Juan est né à Paris. Il n'a pas connu son père, victime de la guerre civile dans les rangs de l'armée républicaine. Les Catalans rappellent avec fierté que la Catalunà, la Catalogne, fut la dernière région espagnole à résister aux troupes franquistes largement aidées par l'aviation allemande. La Costa Brava est encore hérissée de blockhaus, témoins muets des massacres qui ont eu lieu ici, où subsistent quelques

rares canons définitivement inoffensifs. Les plongeurs peuvent en contempler certains au fond de l'eau. Quelques Catalanes évoqueront sans trop se faire prier le temps de cette dictature qui renversa le gouvernement légitime sorti des urnes. Un temps où leur galant était immédiatement interpellé par la guardia civil, pour leur avoir susurré quelques mots d'amour dans leur langue maternelle.

Tout comme sa mère, Juan avait toujours refusé de mettre les pieds dans le pays de ses aïeux, fût-ce pour les vacances, tant que Franco y serait au pouvoir. Mais dès l'annonce de la mort du dictateur, le vingt novembre mille neuf-cent soixante-quinze, il donna sa démission de l'éducation nationale où il exerçait en qualité de prof de gym au lycée Descartes de Nanterre, vida son compte en banque qui n'était pas bien gras, rendit son appartement de banlieue qui n'était pas bien grand, fit la bise à sa mère qui n'était plus toute jeune et, libre de toute entrave, vint vivre à Empuriabrava. C'est au Papagayo qu'il rencontra l'industriel anversoïso qui devait l'embaucher en qualité de skipper.

Juan est aujourd'hui très envié par ses collègues d'Empuriabrava, de Rosas et de l'Escala. Il a la responsabilité de toute la flotte attachée à la villa du Belge : un Super Maramu, voilier gréé en ketch, seize mètres, quatorze tonnes, hauturier confortable sur lequel il a navigué, avec son patron et sa famille, jusque sur les côtes africaines, aux Canaries, aux Baléares et même aux Antilles. Il y a ensuite les quelques petits dériveurs, Laser, Vaurien, et un ancien 421. Ce sont les jouets des enfants et petits-enfants, car dans la maison du Belge les enfants sont rois. Vient enfin le puissant Trawler : un Grand Banks conçu pour le combat singulier qu'est la pêche au

gros. Plus d'un thon de deux à trois cents kilos a pris place à son bord pour une visite guidée du port.

Le Belge, comme patron, bien qu'exigeant, ne donne pas dans l'autoritarisme paranoïaque. Juan a carte blanche. Tous les crédits lui sont ouverts. Juan aime travailler de ses mains à bord des bateaux. Mais les chômeurs compétents ne manquent pas en Espagne, mécaniciens, charpentiers, chaudronniers, électriciens, électroniciens, qui ont charge de famille. Alors, quitte à prendre son plaisir en bricolant les bateaux des copains, il leur confie les travaux de la flottille. Mais, attention, il est naturellement très scrupuleux sur la qualité du travail et cela tombe bien, car il ne faudrait pas, quand arrive l'industriel, qu'un morceau du gelcoat eût sauté sur l'un quelconque de ses navires ; il ne serait pas sage de négliger de retendre la moindre courroie d'alternateur, le moindre galhauban, pataras ou étai ; il ne serait pas prudent de se laisser surprendre avec un réservoir d'eau ou de gasoil à moitié vide. Juan ne reste pas assis entre deux vagues. La faute lui retomberait dessus. Il est conscient de la place de choix qui est la sienne et il veille à la conserver. Le Belge, qui possède plusieurs maisons comme celle d'Empuriabrava, et donc autant de flottes, se vante volontiers d'avoir fait vider les lieux dans l'heure, à son skipper d'Ibiza qui avait omis de s'assurer, lors du dernier carénage de l'un de ses bateaux, du changement d'une anode, petite pièce en alliage tendre fixée derrière l'hélice, dont la fonction est de protéger les structures métalliques des navires des effets de l'électrolyse. Bravade gratuite ou menace voilée ? Aujourd'hui, l'ex-skipper vend des frites, à Barcelone, dans une camionnette, pas trop loin de la mer.

Cependant, le Belge n'arrive jamais à l'improviste. Il a l'élégance de prévenir de sa venue quarante-huit heures à l'avance. Mais nul, alors, ne sait ce qu'il préférera : pêcher le gros sur les fosses ou tirer des bords au large ? Astiquée, chouchoutée, prête à l'emploi, voilà comment il aime trouver sa flotte. Moyennant quoi, Juan est traité comme un membre de la famille. Les grands restaurants, les soirées mondaines, les invitations, il sera de toutes les party.

Le Belge vouvoie Juan qui ne songerait assurément pas à le tutoyer en retour. Sauf en mer, car là, les ordres sont directs et précis, et le plus que parfait du subjonctif n'est pas de mise. D'ailleurs, il ne viendrait jamais à l'idée de l'Anversois de contester les ordres de son skipper, ni de lui tenir grief d'un mot un peu vivement adressé à l'occasion d'une manœuvre mal ou trop lentement exécutée. Simplement, dès qu'ils reviennent à terre, les choses reprennent leur place, tout naturellement.

Donc, l'intervention de Pierre a calmé Juan :

« Tenez, dit-il, demandez donc à Pierre ce qu'il en pense. »

Le Belge fixe Pierre, le soupèse d'un air dubitatif, se demandant si un Suisse peut être digne de foi en matière de navigation marine, hoche la tête et dit : « Je parlais, une fois, avec mon skipper de cette passion exagérée qu'il partage avec vous autres pour les vieux bateaux. De son amour des vieux gréements qui le fait courir partout où a lieu une parade. C'est beau, certes, ces Armadas, mais c'est de la folie ! Vous, par exemple, octante, voire nonante pour cent de votre temps n'est-il pas consacré à la bricole, et non à la navigation ? Tenez, il y a trois ans, un dimanche après-midi, nous étions allés, ma femme et moi, au Musée

Dali de Figueras. Au retour, l'idée nous prit de rendre visite à Juan sur le chantier. Eh bien ! Il était vautre à plat dos sur une bâche posée à même le sol, en bleu de chauffe, grattant la quille d'un petit voilier. Même pas l'un des miens ! Une quille courte en forme d'obus. La rouille avait attaqué le métal. Juan ponçait du mieux qu'il pouvait « afin, nous dit-il, que l'antifouling soit étalé sur une surface lisse. » Ainsi, le bateau irait plus vite. Néanmoins, il restait encore quelques cloques. Je lui en fis la remarque. Si vous aviez entendu comme il m'a envoyé balader ! Pourtant, si je faisais cette réflexion, c'était afin de lui rendre une fois service ! Personnellement, je change régulièrement mes bateaux pour éviter des entretiens qui, finalement, coûtent aussi cher que l'amortissement d'une flotte récente. Je tiens à profiter de chaque heure que je vole à mon travail. Je ne me vois pas passer mon temps en salopette sur un chantier, avalant les poussières de ponçage sous le soleil. Vous savez, j'ai mes usines à diriger, moi ! Et puis, voyez-vous, une fois, je ne puis comprendre pourquoi il m'interdit de prononcer le mot lapin sur mes bateaux. Jamais, il n'entend prononcer le nom de la bête maudite, comme il la nomme, sans immédiatement jeter, par-dessus son épaule gauche une pincée de sel qu'il garde toujours en réserve dans la poche droite de sa veste de quart. Ou, au moins, sans faire le geste. Il pourrait, au moins, faire le signe de croix, je comprendrais mieux. Bien que... Auriez-vous une fois une explication à cet étrange phénomène qui ressemble à une coutume païenne ?

– Mon geste ne vous regarde pas, grince Juan. Je ne sais pas moi-même d'où je tiens cette coutume. Je n'en suis pas certain, mais je crois que c'est une survivance de l'antique culture juive préservée par

mes ancêtres marranes de Besalu¹ pour conjurer le sort. Je fais cela par tradition, pas par croyance. Mais j'estime en revanche que prononcer en notre compagnie le nom du cousin du lièvre est une provocation délibérée envers la marine et les marins, d'où qu'ils soient. C'est une insulte faite aux victimes des naufrages dont ces bestioles étaient responsables. Savez-vous que les navires partant pour des courses lointaines en embarquaient ? Elles faisaient partie de leur avitaillement normal, car elles sont très prolifiques. Cela permettait d'avoir de la viande fraîche à volonté. Mais il arrivait que ces rongeurs, après avoir désagrégé le bois de leur cage, aillent se reproduire dans des coins cachés de la cale du bateau où ils demeuraient introuvables. Alors ils mangeaient toute la nourriture embarquée et, pour finir, ils grignotaient jusqu'à la trouer la coque en bois du navire qui faisait son trou dans l'eau. Voilà pourquoi, en mémoire de ces marins-là, je refuse que le nom de la bête maudite soit prononcé sur mon bateau, en soyez-vous le propriétaire. »

Pendant le discours du Belge et la réponse de Juan, la table s'est complétée. Chacun approuve Juan, d'un signe de tête ou d'un grognement. Pierre jette un coup d'œil en direction de Hans et note l'assentiment de ce dernier :

« Écoutez, Monsieur, dit-il, vous nous connaissez tous, au moins de vue, Peter l'Ancien, notre science ; Michaël, l'aventurier qui va toujours au bout de ce qu'il entreprend ; Bernard le flegmatique, un écossais

¹ Les marranes sont des Juifs convertis de force du temps d'Isabelle la catholique. Besalu, vila comtal de Catalunya, ville comtale de Catalogne.

fidèle par excellence. Je ne vous présente pas Juan, vous savez quel est son enthousiaste ; ni Hans qui est notre conscience. Moi, on me qualifie de rêveur ou de conteur, c'est selon. Nous tenterons, mes amis et moi, d'apporter des réponses aux questions que vous vous posez. Mais d'abord, je vous narrerai, sous leur contrôle, ma rencontre avec Helga. La table où nous sommes installés porte son nom. C'est sous ce vieux bateau que vous et votre épouse avez trouvé Juan, ce fameux dimanche en revenant de Figueras. Cela vous fera comprendre, je l'espère, notre profond attachement pour la mer, la navigation et ses traditions. Car, sachez-le, si nous respectons infiniment, comme ils le méritent, ceux d'âge mûr, nous aimons tous les bateaux.

– Voilà, une fois, qui m'intéresse, dit le Belge.

– Sans doute serait-il préférable que nous programmions ces rencontres le soir. Si vous êtes d'accord, nous mangerons et nous boirons ensemble. À satiété. Plusieurs soirées nous seront nécessaires. La note, bien entendu, sera pour vous. Nous ne serons quittes que vous n'ayez entendu toute l'histoire.

– D'accord, dit le Belge.

– Ensuite, chacun poursuivra à sa façon. Ainsi, vous saurez presque tout sur les superstitions des marins. Ce sera long. Aussi long que la mer est profonde, mais vous en tirerez, je pense, quelques enseignements. Nous vous raconterons l'enlèvement de Monique – la fille de Michaël –, nous vous dirons comment, grâce aux soins que nous lui avons prodigués sur le chantier, Helga accepta de nous aider. Sans doute nous faudra-t-il du temps, mais vous êtes en vacances. Alors, toujours d'accord ?